

TERRITOIRES

14 octobre –
16 novembre
2024

BENTO Architecture
Jean-Baptiste Brueder
Esther Denis
Nadia Guerroui
Rokko Miyoshi
Viviën Roubaud
TRAUMNOVELLE
Morgane Tschiember
[21-28]°C

VERNISSAGE
Lundi 14 octobre 2024
18 h. – 22 h

COMMISSARIAT
Caterina Zevola
& Gregory Lang

PERFORMANCES

Théo Casciani, François Durif,
Sarah Trouche, Jisoo Yoo,
activation de l'installation
des TRAUMNOVELLE
par Ingrid Portal

DJ SET

Bora Bora
(aka Deborah Orfanidis)
au sein de « Fire Place »,
cabine DJ réalisée par
Ronan Masson
aka Zedset



cwb.fr

SAISON 2024
XENOS &
INCOMMENSURABLES

TERRITOIRES HÉTÉROTOPIQUES

Exposition collective

BENTO Architecture

Jean-Baptiste Brueder

Esther Denis

Nadia Guerroui

Rokko Miyoshi

Vivien Roubaud

TRAUMNOVELLE

Morgane Tschiember

[21-28]°C

Commissariat : Caterina Zevola & Gregory Lang

Production : Ariane Skoda & Sara Anedda

Lundi 14 octobre > 16 novembre 2024

Inauguration le lundi 14 octobre :

Visite presse : 10h00 > 13h00

Vernissage : 18h30 > 22h00

Performances :

18h00 > 22h00 : Théo Casciani - François Durif - Sarah Trouche - Jisoo Yoo - Activation de l'installation des TRAUMNOVELLE par Ingrid Portal

DJ Set :

Bora Bora (aka Deborah Orfanidis) au sein de « Fire Place », vaisseau conçu par Ronan Masson aka Zedset

Territoires hétérotopiques accrédié la vocation expérientielle du Centre alias le vaisseau qui en cette saison XENOS & INCOMMENSURABLES poursuit l'aspiration à la *désobéissance épistémique**.

Les structurations, l'administration de nos environnements et des espaces dans lesquels nous évoluons ne constituent pas uniquement des terrains sur lesquels nous agissons mais constituent en soi des éléments agissants et conditionnant la façon dont nous performons la réalité et par là-même auto-fondons l'ordre de choses qui semblent se confondre avec les choses de l'ordre.

La carte n'est pas le territoire disait Alfred Korzybski pas plus que l'architecture ne serait qu'un décor, pas plus qu'elle ne serait qu'un cadre aléatoire ou donnée inéluctable. Au même titre que les limites de nos langages définissent les limites de nos mondes, l'architecture, les morphologies de nos spatialisations interagissent dans nos manières d'être.

L'exposition amène à *décoïncider* les espaces de notre vaisseau, provoquer des usages inédits et mène à rêver l'hétérochronie.

Bienvenue en territoires éphémères de tremblement !

Stéphanie Pécourt

* expression empruntée à Walter Mignolo

Manifeste

La notion de territoire, terme géographique, est ici envisagée sous l'angle de la poïétique, ayant pour objet l'étude des potentialités inscrites dans une situation donnée qui débouche sur une création nouvelle. Les espaces d'exposition sont pensés ici comme des aires de jeu avec les artistes, devenant ainsi des territoires d'émancipation, de réinterprétations liminales de l'architecture, l'usage et l'échelle des lieux. Les installations conçues et réalisées in situ déjouent l'évidence de lieux concrets, offrant des espaces qui accueillent des imaginaires, dans le sens de l'hétérotopie telle que définie par Michel Foucault lors d'une conférence au Cercle d'études architecturales donnée en 1967.

Neuf artistes plasticien-ne.s et collectifs d'architectes ont été convié-es à s'approprier, à dé-construire et à investir largement les espaces et recoins du Centre. Des espaces de galerie, de théâtre et de cinéma en sous-sols, aux cours extérieures, l'ensemble du site se transforme en une nouvelle aire de jeu. Ce sont autant de regards qui déjouent l'évidence de l'architecture, de sa fonction et de l'existant, pour ouvrir des écarts et se frayer un ailleurs.

Cette exposition convoque un ensemble d'œuvres in situ inédites pour la plupart qui, grâce à des gestes architecturaux subtils et des dispositifs immersifs, repensent et re-potentialisent les lieux, modifiant le rapport habituel à leur usage.

Ces propositions artistiques, singulières et généreuses, traversent ou se laissent traverser, ouvrant des espaces qui invitent le public à un vagabondage interstitiel et poétique.

Chaque intervention, proposée en dialogue et en regard des autres, constitue un espace concret hébergeant l'imaginaire, propice à l'expérience et à la réflexion. Ces nouveaux environnements, pour certains, localisations physiques de l'utopie, sont également envisagés comme des territoires, réceptacles éphémères pour un cycle de performances programmées le soir du 18 octobre.

En générant des possibles et en créant une certaine porosité à travers des installations artistiques pouvant accueillir en leur sein le public et ponctuellement de performances, l'exposition offre une relation plurielle à l'espace et au temps, invitant à une exploration plus libre et ouverte.

[Aire de jeu - Espaces potentiels]

Notre réflexion collégiale sur les emplacements s'est développée au fur et à mesure en dialogue avec les artistes plasticien-nes et collectifs d'architectes invité-es, s'appropriant après concertation, qui une salle, qui une cour, ou une portion déterminée de la galerie, comme autant de terrains de jeu autonomes. Nous avons privilégié une collaboration étroite avec certain.e.s artistes pour sélectionner un lieu, faire des recherches, expérimenter et développer cet espace potentiel, à travers leur œuvre. Pour cela, il fallait qu'ils ou elles aient une certaine curiosité et une inclination à lire et saisir les enjeux d'un espace, avec une démarche singulière, à la fois ingénieuse et subtile.

En jouant la carte de l'in situ, chaque artiste ou collectif crée ici un univers unique, propice à une expérience spécifique pour le public, investissant moins un lieu qu'une aire de relation et de changement.

L'idée de jeu et d'espace potentiel provient des réflexions du psychanalyste Donald W. Winnicott (1896-1971), notamment dans son ouvrage *Jeu et réalité*. Winnicott y explore le jeu comme un mouvement de l'expérience de soi. Cette transativité relationnelle entre soi et le monde environnant crée un espace « jouant ». Dans cet espace, l'individu se découvre à la fois existant pour lui-même (soi) et vivant dans ce monde (non-soi). Cette aire sans bord ni limite est l'espace potentiel, qui définit la place de l'individu dans le monde en lui permettant de perturber et de reconfigurer son environnement. La demande de déconstruction, de repotentialisation est ainsi légitimée et permet de changer nos rapports habituels ou attendus aux espaces désignés.

Les artistes jouent ainsi sur plusieurs paramètres pour questionner la capacité de l'architecture à évoquer sa fonction et son utilisation. Ces dernier-es envisagent également l'espace en termes d'affordance, notion développée par le psychologue James Jerome Gibson (1904-1979), qui traduit la faculté de guider nos comportements en percevant ce que l'environnement offre en termes de potentialités d'actions.

Certain-e-s interrogent et détournent de multiples notions telles que la circulation, le rapport d'échelle et de proportion, la relation haptique aux textures, la perception macro et micro des matières, le passage, le paysage mental, le rapport intérieur/extérieur, le sentiment d'habitabilité, l'inversion entre scène et audience, le lien à l'enveloppe, la protection, l'immersion, le théâtral, l'atmosphère, la solidité et l'impermanence.

Ces installations perceptives se déploient dans des registres complémentaires. L'exposition joue également sur un large panel de composants architecturaux, transmutés par les artistes : plâtre et gyproc, parpaings bruts et mortier, éclairage, projection vidéo, tuiles organiques vivantes et milieu humide, goutte à goutte, rideaux, qui par contraste révèlent respectivement les éléments structurels et industriels de la salle d'exposition : béton lissé du sol, colonnes, aspérités du ciment mural, tuyauteries, fenêtres... D'autres œuvres sont quant à elles constituées de bâches en plastique, de bois de construction, de souffleries et de lentilles optiques, autant d'éléments re-possibilisés.

Avec une même qualité d'attention et d'approche, les œuvres présentées ici partagent une aire commune tout en étant radicalement différentes dans leurs registres et esthétiques. Leur mise en scène dans les espaces intérieurs est agencée de manière dramaturgique, renforcée par un éclairage ciblé et l'absence de luminosité générale, créant une pénombre quasi naturelle qui les enveloppe et les révèle distinctement.

[Repotentialisation - Déjouer l'évidence]

Les neuf propositions artistiques de re-possibilisation cohabitent en intelligence et occupent pleinement l'espace tout en maintenant une distance adéquate les unes par rapport aux autres. Surprenantes, elles se livrent avec subtilité à l'attention du public et ne cherchent pas à provoquer un effet spectaculaire malgré leur caractère parfois frontal ou immersif. Elles permettent aux visiteurs et visiteuses de les appréhender progressivement, en parcourant l'espace et en les observant sous différents angles. Chacune offre la possibilité d'un temps d'observation prolongé, invitant à une expérience attentive pour mieux percevoir et apprécier le geste architectural. Aussi, il devient possible de discerner, au-delà du dispositif scénique, l'intention de l'écart engagé de ceux et celles qui les ont créées, de perturber l'existant et de reconfigurer l'espace et l'ordre établi.

Cette démarche de repotentialisation spatiale opérée par les artistes, qui déjouent l'évidence, peut être associée à la dé-coïncidence, un concept développé par le philosophe François Jullien (1951), dans son ouvrage *Rouvrir des possibles - Dé-coïncidence, un art d'opérer* (Éditions de l'Observatoire). Il y écrit : « En ouvrant un écart, elle se sépare effectivement, elle échappe et elle se fraie un ailleurs. En fissurant, elle pénètre localement et fragilise. D'une part, elle prend ses distances d'avec ce qui bloque, d'autre part, elle déstabilise sa compacité. Les deux d'ailleurs s'épaulent et se réciproquent : en fissurant, elle ouvre de l'écart ; et, en s'écartant, elle peut se retourner sur ce vis-à-vis de quoi elle prend ses distances et le fissurer. Ce faisant, elle rouvre des possibles dans cette situation bloquée où la re-possibilise. Re-possibiliser, c'est recharger la situation même en possible, y faire reparaître des ressources non encore explorées. » Ici, les artistes et collectifs modèlent l'environnement architectural pour en révéler les qualités intrinsèques et offrir une nouvelle expérience visuelle et corporelle, ouverte à la circulation de tout un chacun-e.

Morgane Tschiember détourne la fonction même d'un mur, qui ne sert plus à soutenir une construction, à séparer des espaces, ni à établir une limite entre intérieur et extérieur. En créant de nouveaux procédés techniques souvent applicables dans le champ de la construction (*Enduit glossy, Parpaings crunchy, Dust devil...*), elle joue avec les genres et l'esthétique, conférant une sensualité inattendue à des matériaux industriels. Composé de parpaings bruts empilés et cimentés d'un mortier teinté dans la masse d'un rose évoquant de la chair, le mur érigé des deux côtés de la façade perturbe volontairement l'économie des échanges visuels et symboliques qui définissent le champ artistique.

Avec son geste traversant et monumental, son mur sculptural crée un nouvel espace permettant une perception empirique de la densité de la matière, de la couleur, du processus de fabrication et du mouvement nécessaire pour l'appréhender.

Jean-Baptiste Brueder se joue de la pratique architecturale non plus comme une science exacte et autoritaire, mais comme un médium sculptural malléable, pour mieux questionner les liens poreux entre les disciplines. Son installation joue également avec l'échelle de la construction, ici légèrement réduite, présentant une façade d'apparence massive et un bas-relief simplement soutenu par une structure en bois. Le vide y joue un rôle central, laissant place à une construction mentale : une architecture sans contrainte, un fragment évoquant aussi bien une ruine anticipée qu'un bâtiment à venir.

Le public, en observant l'installation, découvre les choix des matériaux de construction, l'importance du vide et la visibilité de la structure interne, ce qui représente une acceptation et une valorisation de la fragilité. Cette vulnérabilité symbolique, présente dans toute fondation, qu'elle soit humaine, architecturale ou sociétale, établit un lien entre la réalité des bâtiments et la part de rêve et de poésie qu'ils recèlent.

Nadia Guerroui se déjoue de la fonction même du mur de la salle d'exposition qui ne sert plus simplement de support, d'arrière-plan ou d'enveloppe de l'espace, mais devient partie intégrante de son espace de travail. Ce mur amène vers un espace autre au-delà du mur qui devient alors un passage vers un autre monde, tel un pli du paysage. Il change ainsi d'échelle par l'onirisme et l'image mentale. En se mêlant aux textures, aspérités, reliefs et couleurs du béton brut, les faisceaux lumineux projetés évoquent la fluidité originelle d'une matière qui semble absorber et redistribuer la lumière captée. Son espace immersif immatériel, relevant du registre du sensible, est le fruit d'une longue et méticuleuse observation de l'espace.

En se donnant à voir dans la justesse de son placement, l'attention qu'induit son installation vidéo confère un rôle décisif aux déplacements des visiteurs et visiteuses, influant ainsi sur leur comportement dans l'espace et leur perception.

Le collectif BENTO défie une idée reçue sur la construction et la durabilité, en utilisant des éléments organiques et vivants qui évoluent, questionnant ainsi nos relations avec l'habitat et le vivant. Ils proposent un biotope, une zone humide immersive, accessible au public à l'intérieur d'une black box. Cet univers recrée les conditions pour qu'un ensemble de formes de vie composé de flore, faune, fonge et de populations de micro-organismes se développe avec notamment des tuiles de mycélium - la partie végétative du champignon. L'installation atmosphérique diffuse de la lumière rougeâtre entre leurs lamelles et de l'eau sous différentes formes, y compris à l'état gazeux, renforçant la perception vaporeuse, et liquide de l'espace. Elle s'articule autour d'un élément central vivant : un bac rempli d'eau au sol, grouillant de plantes, surmonté d'un grand luminaire en mycélium.

Ce dispositif transforme une boîte noire neutre en un lieu de perception unique, entre laboratoire et serre. Il offre une expérience sensorielle, visuelle, olfactive et tactile dont le public peut s'imprégner.

Esther Denis contrecarre la perception de l'espace existant en créant une nouvelle enveloppe pour délimiter un espace immersif, déroutant ainsi le cheminement du public. Son geste in situ et éminemment scénographique lui permet d'instaurer un univers perceptif autonome. Elle déploie ici une aire de jeu où la lumière et l'eau qui perle glissent et se reflètent sur le drapé d'un textile réfléchissant. Véritable spectacle, l'étoffe du décor s'anime en bougeant légèrement, suintant, laissant apparaître à ses pieds des nappes d'eau iridescentes. L'inspiration de ce grand rideau suspendu, en forme d'ovale ouvert, qui se laisse traverser et même frôler dans un rapport tactile, est le pendrillon, ce haut pan de velours noir plissé cadrant ce qui doit être vu sur une scène de théâtre et dissimulant ce qui doit rester caché, les coulisses. Renversant son ancienne nature obscure, la matière usuelle noire et opaque des pendrillons est ici transformée par une couche textile lumineuse.

Les visiteur·euse·s sont doublement invité·es à modifier leur parcours dans l'exposition, tant à l'aller qu'au retour, et à s'engager pour découvrir les faces extérieure et intérieure de l'installation, activée par le mouvement qu'engendre leur circulation.

Le collectif [21-28]°C déjoue le rôle usuellement dévolu à l'architecture qui s'attache d'ordinaire à préserver un intérieur hors d'eau, la dérivant à l'extérieur. Pour leur projet in situ dans la principale cour extérieure, ils proposent de se ressaisir de cet élément, en mettant en avant sa nature créatrice, qui se manifeste notamment par l'irrigation des plantes aquatiques. Leur intervention propose de détourner l'eau de son cycle, le temps d'en profiter avant qu'elle ne reprenne son cours. Leur installation éphémère constituée d'une canopée de bâches plastiques, soutenues par des pieds métalliques, de réceptacles de stockage d'eau, de miroir d'eau et d'un système de chauffage pour créer un brouillard d'eau, s'intitule *Diluvium*. Ce dispositif transforme le concept classique de l'impluvium, et propose de faire de l'abri primitif, le bassin de réception, la retenue ou le château d'eau. L'eau, habituellement contenue, est ici élevée et célébrée dans toute sa vitalité. Leur construction détourne l'eau des gouttières vers une auge centrale, permettant de découvrir ses divers états : « dormante, courante, douce, vive, usée ou pure, puisant dans sa profondeur symbolique une capacité de récit, elle offre la possibilité à qui voudra de la voir dans tous ses sublimes états. »

Diluvium offre une expérience immersive, dans une large installation, recouvrant les deux tiers de la superficie de la cour, où l'eau décide de son propre parcours : elle peut couler, goutter, s'infiltrer ou s'évaporer, tout en dévoilant ses sensations uniques. Ce projet est une véritable ode à l'eau, permettant au public d'explorer sa richesse sensorielle et symbolique.

Rokko Myoshi se démarque de l'évidence de notre entendement d'un socle ou d'une simple caisse disposée au centre de la cour, comme sur une place publique. Le socle, généralement utilisé à des fins pratiques et symboliques, élève et protège les œuvres d'art tout en renfermant des notions d'autorité, de respect et de permanence. Cependant, dans cette installation, il n'y a ni statue sur le piédestal ni porte au bout de l'escalier, seulement un piédestal éphémère qui subvertit ces attentes. La caisse, habituellement perçue comme un simple contenant aux contenus chosifiés et souvent invisibilisés, se transforme ici en un espace ouvert, habitable par les corps. Cette proposition interroge les conventions, les codes, ainsi que les dimensions politiques et économiques de la production d'expositions. Elle soulève des questions sur le réemploi des matériaux et l'importance des budgets alloués au transport des œuvres d'art.

En invitant à en faire le tour, à envisager la structure, et à se projeter mentalement ou physiquement dessus et à l'intérieur, cette installation architecturale crée une interaction dynamique. Ce n'est plus un socle ou une simple boîte de transport, mais un espace de réflexion sur les processus de création, d'exposition, et de la logistique qui les accompagne.

Le collectif TRAUMNOVELLE renverse par un dispositif scénique la logique traditionnelle de l'espace théâtral, en créant une grotte dans l'espace habituellement réservé aux spectateur-ices. Ce dispositif de l'espace inversé invite à se tenir sur la scène, offrant une nouvelle perspective pour contempler la profondeur d'un nouveau paysage signifié par couches successives. Il s'agit d'une archéologie anticipée, qui, en racontant un futur possible, explore l'histoire des souterrains sous diverses formes : carrière, ossuaire, champignonnière, abri précaire, lieu de contrebande et de résistance, de raves et de concerts. Ce récit multidimensionnel permet d'imaginer les multiples vies que ces espaces souterrains ont pu ou pourraient avoir.

Le dispositif de lumière crée un espace et une atmosphère de contemplation amenant les visiteur-euses à un état de quiétude et d'introspection. Cette installation scénique ne se contente pas de renverser les rôles entre la scène et les spectateur-ices ; elle propose également l'expérience immersive de la potentialité de mondes souterrains.

Vivien Roubaud déplace le fonctionnement même d'une salle de cinéma classique, à travers un dispositif de cinéma expérimental qui nous transporte dans le temps pour redécouvrir l'émerveillement du procédé de projection même. L'image fantomatique et stellaire animée, qui apparaît sur l'écran noir, questionne la source de l'amplification d'une expérience pour mieux écouter et voir ce que permet le cinéma. L'artiste habite l'espace en projetant une image en mouvement, générée par un phénomène visible, à l'aide d'une source lumineuse blanche modifiée par un jeu de lentilles optiques et d'une roue chromatique. C'est le cinéma qui fait la sculpture selon les dires de l'artiste : « Faire entrer en résonance une oeuvre avec un espace particulier, c'est la repenser le temps d'une exposition pour intégrer l'environnement qui l'enveloppe. »

L'approche plutôt intime avec l'objet de la matrice de l'image est ici inversée : les spectateur-ices se retrouvent plongé-e-s au coeur de l'installation. Une simple samare, graine ailée de l'érable, suspension permanente dans les airs, est soufflée par le flux d'air d'une machinerie, dont on perçoit le rythme de la respiration, lorsque l'on s'approche au milieu des sièges du cinéma. Le tremblement de l'envol de cette petite samare, fragile, est relativement contrôlé pour que son image blanche virevoltante et fugitive traverse le champ de la caméra et donc le cadre de l'écran qui l'amplifie. La source lumineuse en mouvement nous adresse un sujet diaphane et insaisissable qui parfois se colorise dans l'instant d'un flash RVB, traduisant par un artefact les défauts de la projection.

Cette installation, spectacularisant un phénomène physique liminal, est une invitation à une expérience contemplative en prenant place dans un espace pourtant codifié, mais temporairement transformé en une sculpture immersive.

Cette exposition, envisagée sur le thème de la déconstruction spatiale, révèle et relève les espaces potentiels de l'architecture du site CWB.

Elle propose une approche spéculative qui se distingue par sa capacité à explorer et susciter des idées, des scénarios ou des concepts prospectifs, basés sur la pratique de créateurs et créatrices actant-e-s. Mais elle offre surtout une qualité de regards aiguisés, portés sur l'espace, qui entraînent des choix de l'ordre de la poïétique et génèrent de nouvelles expériences à vivre et partager.

Gregory Lang & Caterina Zevola

Gregory Lang est commissaire indépendant et consultant en art contemporain. Particulièrement engagé dans le processus créatif et la recherche, souvent en lien avec l'histoire de l'art conceptuel ou avec l'architecture, il développe des collaborations transversales depuis 30 ans avec des artistes et d'autres chercheur.euse.s en sciences humaines et du vivant, des institutions et des collections privées.

Fondateur de Solang Production Paris Brussels en 2008, il co-produit des expositions (*Art by Telephone, Une lettre arrive toujours à destination ...*), des installations (Alexandre Périot, Michel Couturier, Marc Buchy, Matan Mittwoch, Morgane Tschember...), des films d'artistes (en cours avec Tarik Kiswanson ; *Biomimetic Stories et Invisible Cities* de Pierre Jean Giloux ; *Hello, Are We in the Show ?* de Denicolai & Provoost) ou des interviews filmées (*Anarchism Without Adjectives: On the Work of Christopher D'Arcangelo ; Bernard Heidsieck, Poésie action*).

Parmi ses expositions récentes en fondations, musées, galeries, espaces indépendants et foires : *Palindromo* à Kindred Spirits Projects, Lisbonne ; *Territoires hétérotopiques* au Centre Wallonie-Bruxelles, Paris ; *I poisoned myself / But you are my antidote*, RTG, New-York ; *Wandering Minds* (selected artists from Venice), Art Brussels 40th (2024) ; *On the lookout* (catalogue) (Irma Blank, Nadia Guerroui, Ann Veronica Janssens, Lab[au], Adrien Lucca, Morgane Tschember, Pieter Vermeersch ...) à la Fondation CAB, Bruxelles ; *On the approach* (cat.) (Collection Hubert Bonnet en dialogue avec Ann Veronica Janssens) à la Fondation CAB, St-Paul-de-Vence ; *Inaspettamente* (cat.) (Collection Frédéric de Goldschmidt en dialogue avec Alighiero Boetti) à Cloud Seven, Bruxelles ; *Gigantisme, Triennale art & industrie* au Frac Grand Large Hauts-de-France et au Laac, Dunkerque ; *James Lee Byars* au Museum Boijmans van Beuningen, Rotterdam ; *Artistes et Architecture, Dimensions variables* (cat.) au Pavillon de l'Arsenal, Paris, à la Emily Harvey Foundation, New York, et au MAAT, Lisbonne ; *Slice and Dice*, Irène Laub Gallery, Bruxelles ; *Untitled (Monochrome), 1957-2017* (cat.), Richard Taittinger Gallery, New-York ; *Wanderings*, Cristina Guerra Gallery, Lisbonne ; *Une année sans image* avec Anima Ludens, Bruxelles ; *Xerox et Modus Operandi* avec Société-d'électricité, Bruxelles ; *Shots of architecture* au Spazio Ridotto, Venise ; RTG, The Armory Show 2018, NY ; stand FWB, Art Brussels 2018, Bruxelles.

solang.fr

Caterina Zevola, née en 1989 en Toscane, est une programmatrice artistique franco-italienne basée à Paris. Architecte de formation, diplômée de l'Ecole d'Architecture de Paris La Villette, elle a suivi ensuite un post-master en curating à l'école Saint Martins de Londres. Elle a, à de nombreuses opportunités, travaillé au croisement de plusieurs disciplines artistiques, dans les domaines de la danse, du théâtre et des performances. Cette polysémie est aujourd'hui au centre de ses recherches.

Après avoir occupé le poste de chargée de programmation culturelle au département de arts performatifs au Palais de Tokyo et celui de coordinatrice des résidences au CND, Centre National de la Danse, Caterina Zevola est actuellement Responsable de la programmation arts vivants au Centre Wallonie-Bruxelles à Paris – Territoires théâtraux & performatifs.

Caterina Zevola est fondatrice et commissaire de PERFORMISSIMA : festival des arts performatifs du Centre Wallonie-Bruxelles/Paris.

[instagram @caterinazevola](https://www.instagram.com/caterinazevola)

BENTO Architecture

HOLOBIOS

2024 – Nouvelle création

Tuiles en mycélium, structure métallique, néons rouges, gouttière en aluminium, brumisateurs ioniques

“Le champignon stricto sensu, n'est comme chacun-e le sait désormais, qu'un bref instant de la vie multiple de ces êtres complexes, c'est leur vie de surface, leur grand moment visible et odorant de séduction, de leurres et d'appâts, mais la vraie magie, le miracle continu que constitue leur existence, est ailleurs [...] Car, sous le sol, s'exprime le réseau dense des hyphes dont les filaments, [...] les secrets (que nous commençons seulement à recueillir et à pouvoir partager) sont ceux de la vie elle-même. Puisque c'est la vie des champignons qui a rendu possible celle de tous les autres occupants de la terre, nous leur devons tout, ou presque et c'est cela qu'il nous a été longtemps difficile de « reconnaître »”

(Bento & DESPRET V., AVENTIN C., SALME J., “Demeurer en mycélium”)

Il y avait eu un acte inaugural, un point de départ d'une bifurcation vers le monde des champignons et des holobios, un monde qui ferait l'effort d'une translation, intellectuelle et pratique, pour interroger nos rapports à l'habiter et aux vivants. A l'ère de la post-politique et de la post-vérité, laissons-nous aller à une autre forme de projection vers un futur qui ne serait, lui, pas dystopique, mais plutôt enthousiaste !

HOLOBIOS est une installation atmosphérique, qui parle de lumière - entre éloge de l'ombre et ambiguïté du spectre lumineux ; de matières vivantes - des tuiles de mycélium, partie végétative du champignon, qui diffractent une lumière rougeâtre ; et d'eau sous ses différents états, gazeux, renforçant la perception vaporeuse de l'espace et liquide.

L'installation relève d'une certaine perception de l'espace. Comment transformer une boîte close neutre en un lieu de perception autre - sommes-nous dans un laboratoire ou dans une serre ?

L'installation est un temps d'expérimentation sensorielle, visuelle, olfactive et tactile.

Le-la visiteur-euse pourra déambuler autour d'un élément central vivant, un bac rempli d'eau au sol dans lequel grouillent des plantes, au-dessus duquel un grand luminaire mycétique se déploie.

Qui sont ces êtres qui les composent ? Qu'ont-ils à nous dire ? Il y a assurément quelque chose, mais quoi ?

BENTO est un bureau d'architecture qui a développé une forte compétence sur les matériaux biosourcés comme en témoignent ses nombreux diplômes spécialisés (terre, terre coulée et paille).

BENTO est aussi une association qui met la matière vivante et l'expérimentation au centre de son processus.

Cette pratique expérimentale s'est tout d'abord transposée dans un projet de construction d'un centre d'architecture régénérative, lauréat d'Europas 16 à Bruxelles, puis plus concrètement dans le pavillon belge de la Biennale d'Architecture de Venise 2023, qui faisait la part belle à des ressources naturelles, issues du territoire bruxellois, terre, bois et mycélium.

BENTO a une pratique multidisciplinaire et multiscalaire, allant d'objets de design - comme la table *Accalmie*, réalisée en association avec Corentin Mahieu (CoMa) et présentée à la foire du design de Bruxelles 2023 - à des installations artistiques, comme le Duo réalisé avec Encore heureux à la Cité de l'architecture à Paris en 2023 ou encore *Réparer les choses*, installation prévue pour octobre 2024 au Musée des Beaux-Arts de Mons (BE).

BENTO a également une expertise en bâtiment, à la Cité de l'enfance et ferme pédagogique, dans le Nord de la France, en association avec HBAAT (mandataires). Cette approche croisée a une influence sur la manière d'aborder le processus de travail : de la matière à l'architecture et inversement. La réponse réside dans la synthèse entre l'intervention ciblée et l'impact global. Ils conçoivent l'architecture avant tout, comme support d'interactions et comme vecteur de lien social. BENTO vient également de remporter le concours pour le réaménagement de PointCulture, siège de la médiathèque de la Fédération Wallonie-Bruxelles à Bruxelles.

bento.archi



BENTO Architecture, Installation pour l'exposition DUOS à la Cité de l'architecture à Paris par BENTO ARCHITECTURE - 2023 © David Foessel

Jean-Baptiste Brueder

Façadisme

2024 - Itération

Installation

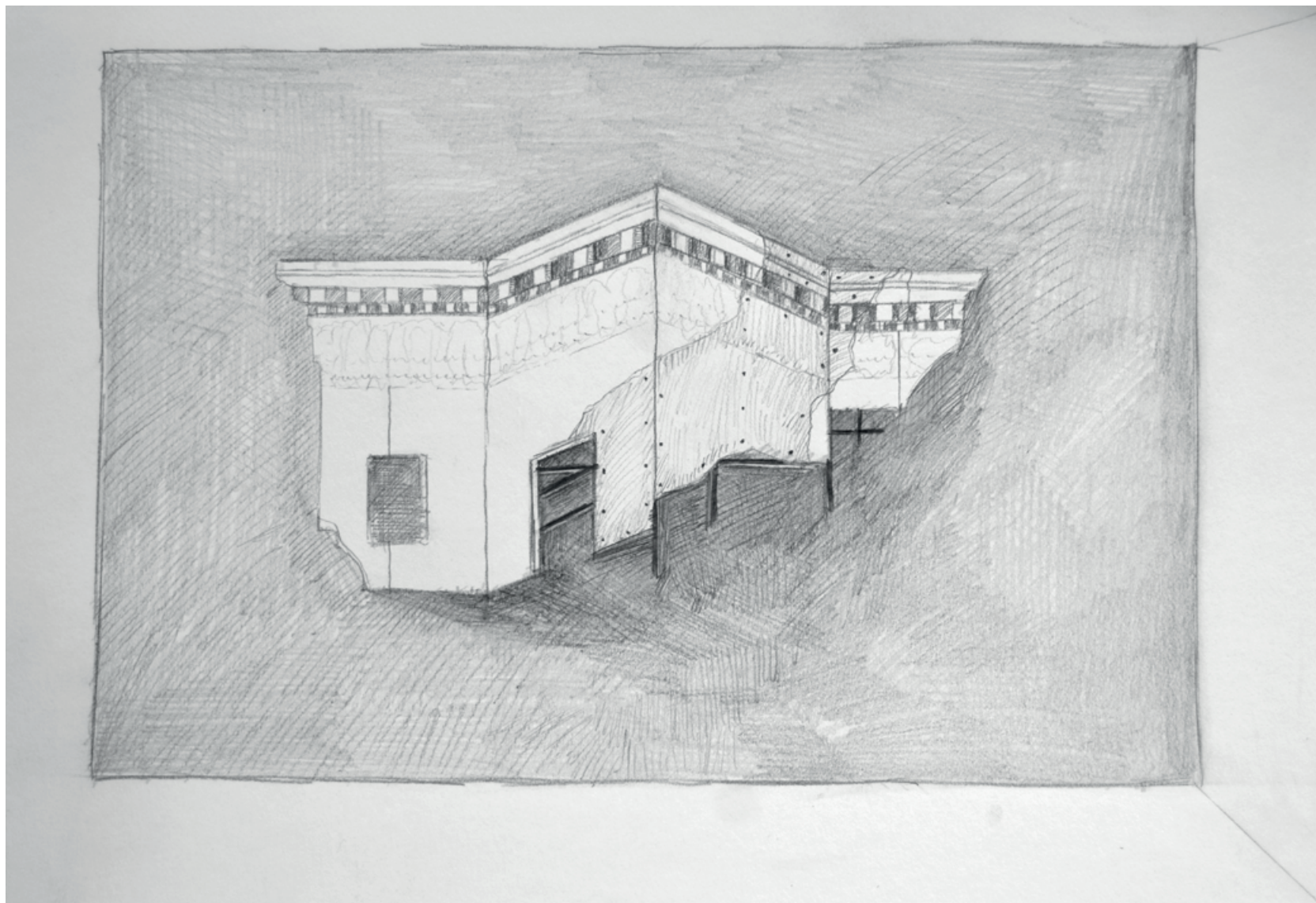
210 x 120 x 60 cm

Gravure sur gyproc, plâtre, bois et graphite

Le titre de mon installation *Façadisme* fait référence à ce procédé architectural typiquement bruxellois, qui consiste à conserver une façade classée pour cependant modifier le contenu du bâtiment. Les chantiers qui font recours au façadisme laissent place à un spectacle éphémère fascinant : des façades flottantes, tenues par des structures portantes et dont tout le reste du bâtiment est détruit. Cette poétique théâtrale est ma source d'inspiration pour la création de cette installation. La pièce *façadisme*, au premier abord massive, est un bas-relief tenu sur une structure en bois. Le vide y tient un rôle considérable, il laisse place à la construction mentale : une architecture sans contrainte, un fragment qui peut évoquer aussi bien une ruine anticipée qu'un bâtiment à venir. Afin de représenter une architecture inclassable, je fais cohabiter des registres opposés : une corniche bruxelloise, d'inspiration classique et des formes architecturales brutes et industrielles. Le choix de l'angle nous rappelle un geste primaire de bâtisseur : celui d'assembler deux parois entre elles pour permettre de construire un abri, un toit, un espace intime. J'en questionne l'échelle de construction, ici légèrement réduite, elle permet de ne pas décalquer l'architecture en tant que telle mais plutôt proposer un objet sculptural. Cela me permet de questionner les liens entre architecture et arts plastiques, et ainsi considérer la pratique architecturale non plus comme une science de l'exactitude codifiée et autoritaire, mais plutôt comme un médium sculptural malléable. Enfin, le choix des matériaux de construction, la présence du vide et celui de laisser visible la structure interne, est une forme d'acceptation et de valorisation de la fragilité. Elle fait le lien entre la réalité des bâtiments et la part de rêve et de poésie cachée en eux. Une fragilité symbolique, présente dans toute fondation, dans toute structure qu'elle soit humaine, architecturale ou sociétale.

Jean-Baptiste Brueder est un artiste français originaire d'Avignon et basé à Bruxelles depuis 5 ans. Il est diplômé de l'isdaT l'institut supérieur des arts et du design de Toulouse où il étudie entre autres, le dessin, le moulage et la gravure à l'eau-forte. À partir de 2017, il travaille pendant 2 ans en tant que médiateur à la Collection Lambert à Avignon et au CRAC Alsace Centre rhénan d'art contemporain à Altkirch. En 2019, il reprend ses études à Bruxelles pour un master de dessin contemporain à L'ENSAV La Cambre. Après son diplôme obtenu avec grande distinction, il rentre en résidence à la Fondation Moonens à Bruxelles, qui lui offre une visibilité certaine et l'opportunité de curater deux expositions. Il commence en 2022 une résidence au POELP, un espace de création et de monstration bruxellois. En 2023, il présente le prix Médiatine, un concours de la jeune création bruxelloise dont il est lauréat. Ce prix lui a permis d'être découvert par le Centre Wallonie-Bruxelles|Paris. Après quelques années à Bruxelles, en tant que médiateur et régisseur d'exposition, il devient professeur de dessin et peinture. Enfin, il passe les concours pour intégrer les ateliers de Kult XL à Bruxelles et obtient 2 ans de résidence dans un atelier individuel qu'il occupe toujours aujourd'hui.

[instagram @jeanbaptiste.brueder](https://www.instagram.com/jeanbaptiste.brueder)



Esther Denis

UCHRORAMA

2024 – Nouvelle création

Eau, textile, métal

Dimensions variables

Dès le XVII^e siècle, des outils, des dispositifs optiques, des espaces ont participé à la mise à distance du vivant, à sa transformation en décor. Le théâtre à l'italienne met en scène le réel, l'installe à distance, organise sa représentation, délimite notre rapport à l'environnement et métamorphose la réalité en un tableau.

L'installation *UCHRORAMA* s'intéresse à l'*objet-pendrilion* – les rideaux de scène - en l'abordant comme l'*objet-métonyme* du théâtre à l'italienne. Le pendrilion est ce haut pan de velours noir plissé qui cadre ce qui doit être vu sur scène et dissimule ce qui doit rester caché, les coulisses. Il permet l'apparition ou la disparition des êtres et des choses tout en cachant leurs métamorphoses, les changements de costumes, de maquillage, etc... La matière usuelle noire et opaque des pendrillons est ici augmentée d'une couche textile réfléchissante, son ancienne nature obscure devient lumineuse. Comme animée d'un souffle, l'étoffe semble respirer, se mouvoir, même suinter. Des fluides apparaissent à ses pieds, des nappes d'eau vibrantes, fumantes, iridescentes : les artifices de petites météores.

De ces plis à l'infini, on devine les plis de la Terre. La « Nature » n'est plus cet espace donné, ce white cube vide, galiléen, à investir mais en réalité, un espace plein et créé pour et par les vivants, loin des tableaux figés de la tradition des paysages et des natures mortes. Il s'agit de s'interroger sur les effets de la performance au sein des représentations contemporaines de la nature. En activant un tableau, une image, en mettant en scène des êtres vivants et leurs cycles, il ne s'agit plus d'offrir une image de la vie mais de tenter de capter la vie elle-même. Issu de la contraction du terme « uchronie » - reconstruction fictive de l'histoire, relatant les faits tels qu'ils auraient pu se produire - et « diorama » - mode de reconstitution d'un espace naturel - *UCHRORAMA* est une réinterprétation de l'histoire du théâtre et de la peinture si celles-ci avaient porté un intérêt autre pour le terrestre. L'installation bouscule l'ancienne position assise, celle d'où on regarde ce qui n'existe plus car tout *bouge* des deux côtés. Comment la cascade voit-elle celui qui vient la dessiner ? D'où le regarde-t-elle ? Qui peut le regarder ?

Esther Denis (Bruxelles – 1996), artiste plasticienne et scénographe.

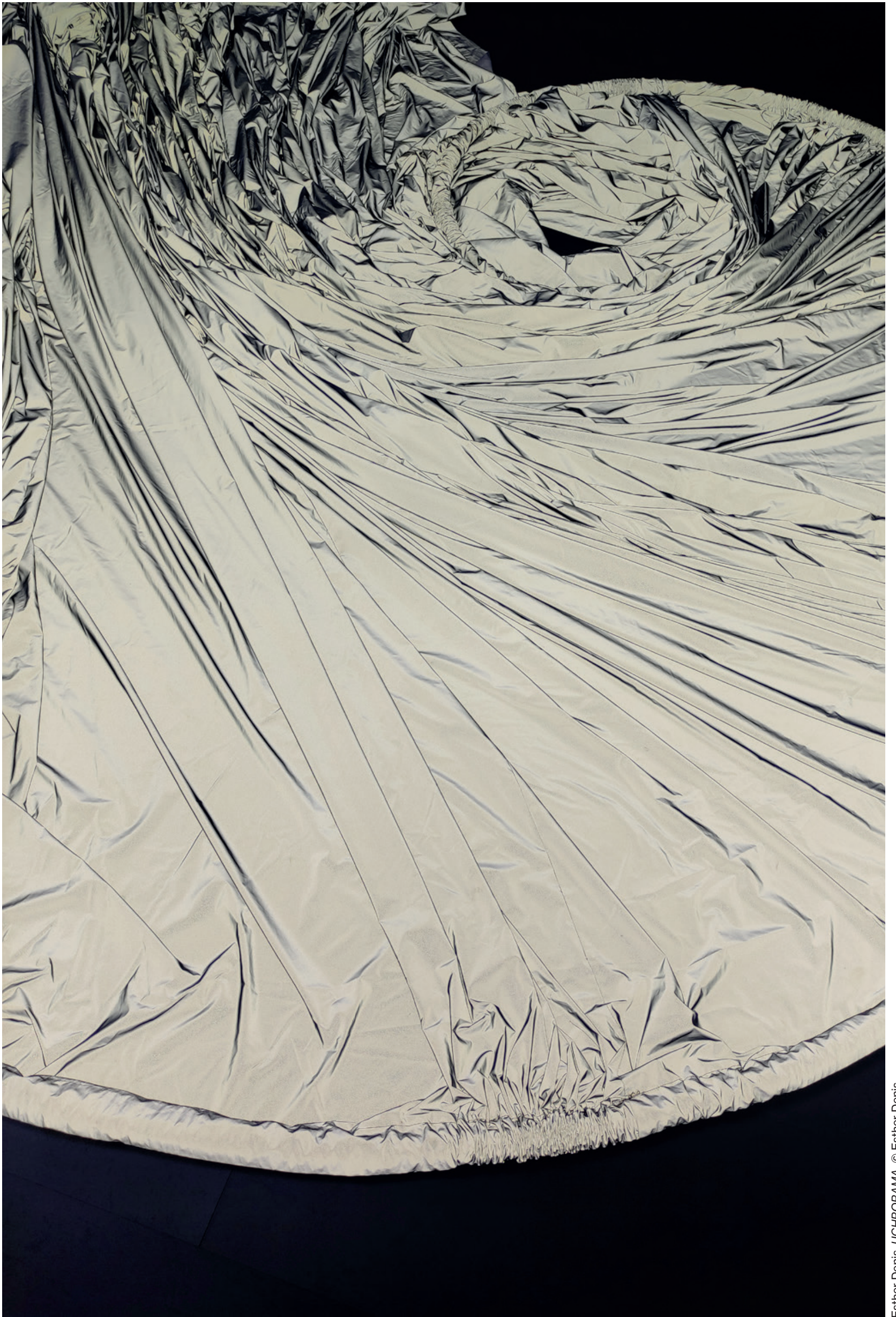
Son premier contact avec les arts et la scène se déroule sur le plateau de La Monnaie à Bruxelles. Choriste au sein des Chœurs d'Enfants, elle a, durant une dizaine d'années, habité le temps des répétitions et des représentations, les univers de metteur·e·s en scène d'opéra, dont Guy Joosten, David Freeman, Alex Ollé et Valentina Carrasco ou encore Romeo Castellucci.

Ces expériences nourrissent l'envie d'en connaître davantage sur les arts scéniques et sonores. Assez naturellement, elle choisit d'étudier la scénographie à l'ENSAV La Cambre, l'École nationale supérieure des arts visuels de La Cambre à Bruxelles. Pour le master, elle intègre l'ENSAD l'École nationale supérieure des Arts Décoratifs à Paris où l'approche pluridisciplinaire reliant art, science et technique lui permet de développer une réflexion sur le vivant et sa représentation au travers d'un travail plastique.

L'étant, sa première installation immersive, est exposée à la Grande Halle de La Villette à Paris (2021), aux Serres de Pantin (2022) et au Teatros del Canal à Madrid dans le cadre de l'exposition *Máquina Mística* (2022) ainsi qu'au Point Commun – espace d'art contemporain (2023), au PhotoBrusselsfestival (2023) et au Centre Wallonie-Bruxelles à Paris, dans le cadre de la Biennale NOVA_XX (2024). En 2022, la galerie Sainte Anne à Paris accueille son premier solo show *Inflorescence*. En 2023, elle collabore avec la maison Hermès et Eléonore Geissler, sous la direction artistique d'Antoine Platteau et de ses équipes, sur les Vitrites automne 2023 du Faubourg Saint-Honoré. Actuellement, elle travaille sur deux expositions à venir en 2024 au Botanique à Bruxelles et à la Manufacture d'Aix-en-Provence.

Parallèlement à cette démarche, elle entretient un lien particulier avec l'espace scénique. Pendant ses études de scénographie, elle participe, depuis des postes très différents, à la création de plusieurs opéras et productions théâtrales, à La Monnaie à Bruxelles, au Théâtre National Wallonie-Bruxelles, à la LOD muziektheater à Gand, au Théâtre Nanterre-Amandiers ou encore au Théâtre du Soleil... Ce parcours se poursuit aujourd'hui en collaborant avec plusieurs metteur·e·s en scène, chorégraphes, scénographes, dramaturges dont Emanuelle Nizou, Louise Vanneste, Sophie Warnant, Nicolas Mouzet Tagawa et la chercheuse et metteuse en scène, Frédérique Aït-Touati au sein de la Compagnie Zone Critique. En mars 2024, elle présente sa première scénographie pour la pièce *le Bal de la Terre*, mise en scène par Frédérique Aït-Touati au Théâtre national de la Danse - Chaillot à Paris.

estherdenis.be



Nadia Guerroui

Un peu au-delà de ce qui est déjà là

2024 – Nouvelle création

Installation. Lumière ambiante et vidéo projections.

Dimensions variables

L'installation *Un peu au-delà de ce qui est déjà là* se compose de vidéo-projections simultanées, qui se déploient sur les murs du lieu d'exposition. En se mêlant aux textures, reliefs et couleurs du béton brut, les faisceaux de lumière évoquent les écritures pariétales et leurs palimpsestes.

La première partie est une vidéo, occupant bord à bord, l'entièreté d'un mur de grandes dimensions. Cette transmutation de l'existant architectural ouvre vers un espace autre, onirique. Filmé de nuit dans une voiture en mouvement, ce plan statique montre une matière fluide qui capte la lumière environnante. Dès les premiers instants, filmés dans la pénombre à l'extérieur de la ville, un espace plus vaste et indéfini est suggéré. Au fur et à mesure, des fragments de "réalité" urbaine, se donnent à voir subrepticement. Cet espace immersif a pour vocation de susciter un sentiment de contingence et d'éveil à la conscience collective, comme le ferait un ciel étoilé.

Dans la continuité, la poésie projetée à même le béton, complète l'installation avec une approche mentale. Sans chercher à donner corps à ce qui échappe de façon inhérente à toute forme concrète, ces mots visent à explorer des expériences personnelles tout en se référant à celles communément vécues. *Un peu au-delà de ce qui est déjà là* ouvre ainsi sur une expérience intérieure au-delà du langage.

En contraste avec les flux annihilants d'informations et d'images, ces jeux avec la perception et l'attention visent à stimuler notre sens du libre-arbitre. La relation avec notre moi intérieur et les forces invisibles qui nous entourent sont toutes en jeu.

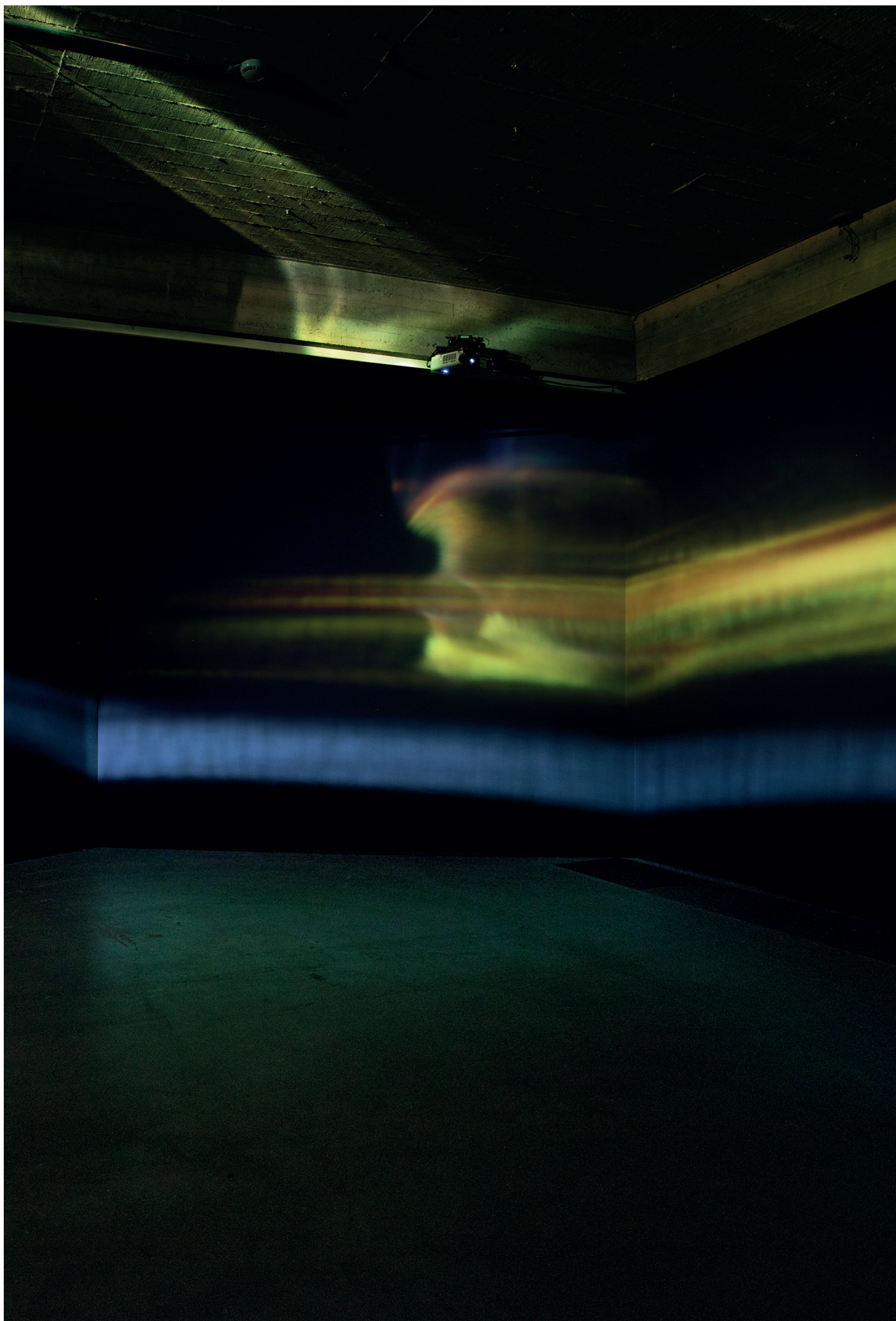
Nadia Guerroui (1988, Toulouse, France) a été sélectionnée pour le prix Coming People S.M.A.K. Museum (Gent, Belgique) en 2014. Elle a aussi exposé au KM 21 Kunstmuseum (La Haye, Pays Bas) et est devenue la lauréate du Vordemberge-Gildewart Award en 2020.

Son travail a été exposé, entre autres à : Fondation CAB, Bruxelles (BE), Dhondt-Dhaenens Museum, Laethem-Saint-Martin, (BE), PS Project Space, Amsterdam (NL), Spring/Break Art Show, New York (US), Art Rotterdam (NL), CENTRALE for contemporary art, Bruxelles (BE), Le Consulat (FR), Bozar - Palais des Beaux-Arts, Bruxelles (BE), Contemporary Istanbul (TR), Kunstenfestival Watou (BE), Cloud Seven, Bruxelles (BE), Belfius Art Collection, Bruxelles (BE), Programme Résonance - Biennale de Lyon (FR), Cultuurcentrum Strombeek, Grimbergen (BE), Tale of A Tub, Rotterdam (NL), Villa Empain - Fondation Boghossian, Bruxelles (BE) et MuZEE Museum, Ostende (BE).

Ses récentes expositions personnelles, ou en duo, incluent : *More Than You Could Ever Know* (Around Video, Bruxelles (BE), 2023 ; *Helene Appel >< Nadia Guerroui* (OV Project, Bruxelles (BE), 2023 ; *The Other Sleeps in All Things Around* (Wonnerth Dejaco Gallery, Vienne (AT), 2021 ; *Card Draw* (Parallel Vienna, (AT), 2019 ; *Palimpsest* (Art Institute Shibukawa Gallery, Shibukawa, (JP), 2018 ; *Blink* (DAC, Dolceaqua (IT), 2017 ; *Impostor Syndrom*, SNAP Projects Gallery, Lyon (FR), 2016.

En 2020, le S.M.A.K. Museum à Gand (BE) a commissionné *Otium*, une installation extérieure dans un parc à Menen (BE). En 2024, le Cloud Seven a commissionné *Otium - Brussels' Clouds*, une installation permanente pour le toit terrasse de la fondation.

nadiaguerroui.com



Rokko Miyoshi

My kingdom for a horse

Nouvelle création

Bois de pin, multiplex, vis

300 x 250 x 100 cm

Le titre *My Kingdom for a Horse* provient d'une citation célèbre de William Shakespeare, dans sa pièce Richard III. Le roi Richard III prononce cette phrase lors de la bataille de Bosworth Field, exprimant son besoin désespéré d'un cheval après que le sien ait été tué, le laissant vulnérable. Cette citation signifie la volonté du roi de sacrifier tout son royaume pour qu'un cheval puisse continuer à se battre, soulignant le concept universel de sacrifier quelque chose d'important pour quelque chose d'apparemment petit mais d'une importance cruciale pour le moment.

Dans un contexte plus large, l'expression « Mon royaume pour un cheval » reflète l'idée du regret, décrivant comment les gens sacrifient souvent leur temps, leur santé et leur bien-être pour poursuivre leurs ambitions et leurs objectifs, pour se rendre compte plus tard que ce qu'ils avaient avait plus de valeur. Cela souligne également comment les pressions sociales externes, les responsabilités personnelles, les besoins économiques et les normes sociales peuvent conduire à de fausses attentes de réussite et de reconnaissance, compromettant nos véritables passions, désirs et épanouissement.

L'échelle à l'intérieur du piédestal est liée à l'échelle sociale, représentant la poursuite incessante de l'avancement au sein de notre structure sociétale complexe et compétitive. Il met l'accent sur la dynamique sociétale, l'ambition, la lutte et les sacrifices nécessaires pour franchir les différentes étapes de la vie.

Les statues équestres publiques représentent souvent des personnages influents, montés sur des chevaux. Les socles servent à des fins à la fois pratiques et symboliques, élevant et protégeant les œuvres d'art tout en renfermant des notions d'autorité, de respect et de permanence. Cependant, dans ce cas, il n'y a pas de statue sur le piédestal, pas de porte au bout de l'escalier, seulement un piédestal éphémère.

Rokko Miyoshi est titulaire d'un master en Beaux-Arts de la Luca School of Arts à Bruxelles (BE), d'une licence en Beaux-Arts du San Francisco Art Institute (US) et d'une licence en commerce et économie et en histoire de l'art asiatique de l'Université Sophia (JP). Il est l'un des membres fondateurs et coordinateur de l'association bruxelloise SB34.

Le travail de Rokko Miyoshi a été exposé dans des institutions belges et à l'étranger, parmi lesquelles : à Bruxelles, Bozar, *Société-d'électricité*, La part du feu, Brasseries Atlas, B-Gallery (maintenant Centrale Vitrine), Maison des Arts de Schaerbeek, Maison Grégoire ; CACLB, Montauban; CIAP, Hasselt; Netwerk, Alost; Tac, Eindhoven; Notus, Athènes et SFMOMA, San Francisco, parmi d'autres.

rokkomiyoshi.com/



Rokko Miyoshi, Fence, 2016 Found steel staircase, 15 x 2 x 15 m, Photo by Fabrice Schneider

Fence

Found steel staircase 2016

Vivien Roubaud

Samares aec

2024

Nid d'abeille, vanne papillon, soufflerie, moteur, automate de gestion, roue chromatique, led, objectif de projection

La samare possède tout un système de vol complexe pour ne se déplacer finalement que de quelques centaines de mètres au gré du vent en fonction de sa hauteur de chute quand elle se décroche de l'érable qui l'a fait naître.

Elle réalise ici grâce à la génération d'un flux d'air laminaire via un système de filtre et de soufflerie un vol stationnaire au-dessus du dispositif.

Faire entrer en résonance une œuvre avec un espace particulier, c'est la repenser le temps d'une exposition pour intégrer l'environnement qui l'enveloppe.

Le format de ce travail requiert habituellement une proximité avec le-la regardeur-euse pour pouvoir se plonger dans l'expérience. Cette approche plutôt intime avec l'objet vient ici s'inverser : le la spectateur ice se retrouve plongé.e au cœur de l'installation.

Le vol non linéaire et désordonné de l'aile dans l'espace nous emmène dans un univers de pixels multicolores.

Ce cinéma que nous fait la sculpture, n'a pas de début ni de fin sauf si quelqu'un décide de l'éteindre.

Vivien Roubaud.

Né en 1986, FR.

Vit et travaille à Bruxelles.

Représenté par la galerie In Situ Fabienne Leclerc, Paris.

L'artiste cherche à extraire des qualités inutilisées ou des propriétés cachées des objets qui nous font vivre. Les mélanges actifs qu'il opère se confrontent et prennent forme dans des équilibres précaires et instables. Contourner les fonctions, désorganiser les savoir-faire sont des recherches qui nécessitent chez lui d'adopter un regard distancié. Poussières ou pollens, pièces détachées d'imprimantes ou de congélateurs sont mis à contribution pour créer des installations hybrides souvent en équilibre sur le fil d'une technique. Ses créations recréent fréquemment des micro-phénomènes ou microcosmes.

Diplômé du DNSEP, à l'École nationale supérieure d'art de la Villa Arson (Nice) en 2011.

insituparis.fr/roubaud-vivien



Samare aec © Vivien Roubaud

TRAUMNOVELLE

CAVE PEOPLE

2024 – Nouvelle création

Bâches de PVC

Projecteurs PAR 64

The Cave People construit le décor d'un réel fantasmé.

The Cave People ritualise la lumière et l'espace.

The Cave People incarne le rupestre.

The Cave People rêve l'obscur.

The Cave People vit de contemplation.

The Cave People sublime la grotte comme espace théâtral primitif.

The Cave People invite à une redécouverte profonde des sous-sols

The Cave People jouit des qualités thermiques, hygrométriques et sonores des sous-sols.

The Cave People est une archéologie anticipée. En racontant un possible à venir, elle explore l'histoire des souterrains comme carrière, ossuaire, champignonnière et abris précaire, comme lieu de contre-bande et de résistance, de raves, et de concert.

The Cave People est une performance en cours et à venir.

The Cave People construit le décor d'un réel fantasmé.

L'installation se décrit comme une séquence de strates de bâches translucides suspendues, conduisant à la réalisation d'une topographie verticale par la découpe, la soustraction.

L'installation fonctionne par l'activation d'un-e performeur-euse d'un système mis en place par les architectes.

Le système consiste en l'association d'une matrice spatiale et d'une matrice de lumière.

La première se compose d'une succession d'écrans translucides suspendus à la dalle en caisson par une série de serre-joint. La seconde par un ensemble de projecteurs PAR 64 orientés à la verticale et teinté orange ainsi que d'une machine à fumée rendant physique le jeu de couleur. L'indice d'ouverture des projecteurs est au maximum afin d'obtenir un rendu coloré le plus homogène possible.

Un travail de lumière par battement doux et régulier permettra de créer un espace de contemplation amenant les visiteur-euses à un état de quiétude et d'introspection. Dans l'antichambre du théâtre, sont placés une machine à fumée ainsi qu'un laser fixe, dont le plan est à la verticale et rase la cloison la séparant du théâtre. Ce dispositif compose le premier écran coloré que les visiteur-euses auront à traverser pour s'engouffrer dans l'espace théâtral proposé.

traumnouvelle.eu



TRAUMNOVELLE, *The Joyful Apocalypse*, 2024, Cour du beffroi, Bruges, © Filip Dujardin

Morgane Tschiember

RUNNING BOND

2007-2024

En Galerie : 578 x 251 cm

En extérieur, en devanture : 344 x 251 cm

Parpaings, mortier, pigments, paillettes

Devant le Mur de Morgane Tschiember qui, à l'occasion de l'exposition *Friends* d'Olivier Mosset, obturait la vitrine de la galerie Loevenbruck à Paris, on peut d'emblée, ne serait-ce qu'à titre indicatif, évoquer deux œuvres en particulier ; par défaut, ou pour ainsi dire en creux, on songe d'une part à la cloison que Michael Asher fit abattre dans une galerie de Los Angeles en 1974 ; par excès ensuite, c'est la *Meat Piece with Warhol Brillo Box* (1965) de Paul Thek qui vient à l'esprit.

Composé de parpaings bruts ready-made empilés et cimentés d'un mortier teinté dans la masse d'un rose qui peut évoquer de la chair, le mur édifié dans la vitrine perturbe à dessein, l'économie des échanges tant visuels que symboliques, qui définissent le champ artistique : seuil temporairement réifié entre ses coulisses (mercantiles) et son avant-scène (désintéressée), entre l'espace public et l'espace privé ; autrement dit, entre la production et la diffusion ou encore, entre le besoin (de culture) et le désir (d'art). Ce faisant, à l'instar d'un Michael Asher, Morgane Tschiember indexe la fausse transparence, optique et tactile, de la vitrine et par extension, la feinte neutralité du White cube : une galerie d'art en effet, n'est jamais qu'un lieu délimité par des cloisons de parpaings (ou de moellons) dûment enduits, lissés et généralement blanchis...

Morgane Tschiember agit sur l'espace, et le redéfinit sans cesse. Plusieurs murs, in situ, voient le jour, dans différents lieux (MOCA, Arizona, MC21, Kentucky, Fondation Ricard, galerie Loevenbruck, Paris, Musée des Beaux-Arts de Rennes, etc). S'inscrivant dans un rapport de dialogue avec le bâtiment, il prend forme en fonction des données spécifiques de l'espace afin de le modifier, et de lui donner une autre autonomie. A titre indicatif, on peut noter aussi la pièce *Block* qui vient s'inscrire autrement que la série *Running Bond*. En effet, cette série de briques est fabriquée sur mesure par l'artiste, avec une matière proche d'un bitume expansé, surnommé « bitume crunchy ». Effectivement, l'artiste trouve à juste titre que la route et les murs ne forment qu'un seul et même objet dans nos villes.

Le mur tombant au sol... devenant une route... Cette pièce a été activée pour différents événements comme à la foire d'Artissima, avec la galerie Superwindowproject.

Morgane Tschiember est une artiste française (1976, Brest), formée à l'École Nationale Supérieure des Beaux-Arts (ENSBA) de Paris. Elle a partagé son atelier avec Olivier Mosset pendant 5 ans et a effectué plusieurs résidences, dont 1 an à ISCP - International Studio and Curatorial Program (New York, NY), résidence Fawu Abroad Price (Los Angeles, CA), Kultur ensemble (Palerme, Italie).

Elle a été exposée dans des institutions telles que : Fondation Pernod Ricard, Fondation Yves Saint-Laurent, MACVAL, Musée des Beaux-Arts de Dôle, Le Quartier-Centre d'art contemporain de Quimper, CRAC de Sète (France), MOCA de Tucson (Arizona, USA), Vilnius Contemporary Art Center (Lituanie), Elevation Biennale de Gstaad (Suisse), Oaxaca MACO Museum (Mexique), West Bund Art Center de Sanghaï, Deji Art Museum de Nanjing (Chine), Langen Foundation, Neuss (Allemagne), Musée Riso Palazzo de Palerme (Italie), Fondation CAB à Bruxelles, Liège New Space (Belgique).

Elle a collaboré ou exposé dans certaines galeries telles que Loevenbruck, Paris, RTG, New-York, Tracy Williams, New York, OMR, Mexique, Rolando Anselmi, Berlin, Krinzinger, Vienne, Super Window Project, Kyoto, Kamel Mennour, Paris, Thaddaeus Ropac, Londres, Laurence Bernard, Genève, Dilecta, Paris, Albarrán & Bourdais, Madrid et Carpenters, Paris-Londres-New York.

Son travail fait partie de nombreuses collections prestigieuses aux États-Unis : Andy Warhol Foundation (New York, NY), Design Center of the Americas (Miami, FL), 21C Museum (Louisville, KY), FIAF French Institute Alliance Française (New York, NY) ; en Europe : MAMCO (Genève, CH), Fondation CAB (Bruxelles, BE), CNAP, MAC VAL (FR), et de nombreuses collections privées dont Dior, Société Générale, François Pinault, Yves Saint-Laurent (Paris, FR).

galerielaurencebernard.ch : morgane-tschiember



[21-28]°C

Diluvium

2024 – Nouvelle création

Si l'architecture s'attache d'ordinaire à préserver un intérieur hors d'eau, la dérivant à l'extérieur, *Diluvium* invite à se ressaisir de cet élément à la fois vital et sinistre et de célébrer son inquiétante nature créatrice. Fort du symbolisme quasi universel de l'eau, *Diluvium* propose de la détourner de son cycle, le temps de jouir de ses délices fugaces avant qu'elle ne reprenne son cours.

Diluvium détourne le type de l'impluvium, et propose de faire de l'abri primitif le bassin de réception, la retenue ou le château d'eau, contenant et célébrant l'eau encore forte de son énergie, en hauteur.

Laissant l'élément fluide oeuvrer de sa viscosité, *Diluvium* déroute l'eau de la périphérie des gouttières vers une auge centrale. Puisant dans sa profondeur symbolique une capacité de récit, elle offre la possibilité à qui voudra de la voir dans tous ses sublimes états.

Dans ce fil d'eau tridimensionnel, elle redevient décisionnaire de son propre parcours : cheminer, goûter, imprégner, s'infiltrer, s'évaporer... délivrant tout au long de son cours ses délices sensoriels.

Tantôt dormante, courante, douce, vive, usée ou pure, *Diluvium* est une ode à l'eau.

[21-28]°C est un intervalle de température nommé "zone de neutralité thermique", au sein duquel le corps humain ne dépense aucune énergie au maintien de sa température interne à 37,5°C. Lorsque la température ambiante déroge de cet intervalle, l'être humain possède un arsenal de réactions métaboliques endogènes et de dispositifs exogènes pour retrouver naturellement ou artificiellement un équilibre énergétique et assurer son confort et sa survie.

[21-28]°C est un collectif créé en 2022 par six architectes, Simon Chéritat, Ange Lemée, Théo Miquel, Clément Paillon, Camille Petric, Nicolas Wielgosik, qui oeuvre dans le champ de l'architecture et se nourrit des disciplines connexes de l'urbanisme, de l'art, du design, de la mode, et de la thermodynamique.

[21-28]°C voit dans l'ensemble des stratégies thermiques, du vêtement à l'architecture, l'occasion de pallier à la lente disparition de la panacée énergétique en œuvrant à la composition de systèmes thermiques et l'opportunité d'embellir nos mondes de délices thermiques.

2128.info/



Théo Casciani

Théo Casciani lira un premier extrait d'*Insula*, un court roman à paraître en 2025, un portail entre le bien et le mal.

Théo Casciani est auteur. Né en 1995, il a étudié les sciences humaines à Sciences Po et les mathématiques à l'Université de la Sorbonne, à Paris, avant de rejoindre l'Atelier des écritures contemporaines de la Cambre, à Bruxelles, où il enseigne désormais.

Rétine, son premier roman, est paru aux Éditions P.O.L en 2019. Ses fictions ont été présentées sous de multiples formes en France et à l'étranger, notamment par le WIELS [BE], Reference.Point [UK], le Kyoto Art Center [JP], le Centre Pompidou [FR], Montez Press [US], le Théâtre National de Chaillot [FR], le LG Arts Center [KR], l'Opéra de Göteborg [SW] ou encore le Musée du Louvre [FR]. Il a par ailleurs contribué à des publications telles que AOC, Alphabet, European Review of Books, 90antiope, The Brooklyn Rail ou Mouvement. Ces textes ont fait l'objet de nombreuses collaborations et ont donné lieu à un séminaire de recherche en 2021.

Il travaille actuellement à l'écriture de deux romans, dont l'un est accompagné d'une série de lectures collectives.

theocasciani.page



Portrait de Théo Casciani @Joseph Kadow

François Durif

Quand ?

Performance tour à tour muette et parlée, séquences de 30 minutes

Muni d'un ou deux lots de journaux, j'établirai mon campement dans un coin de la galerie, tel un vendeur à la sauvette. À quatre pattes, je plierai et déplierai au sol les pages de chaque journal, afin d'agencer les phrases à ma guise et d'en lire quelques-unes à haute voix. Cette besogne faite, je pourrai déambuler dans l'espace et les distribuer aux visiteur·euses désireux·euses d'en avoir un exemplaire. Figure anachronique dans l'exposition, j'apparaîtrai et disparaîtrai ; pendant mes absences, à l'emplacement où sont déposés les journaux, un panneau avec l'inscription : TORNO SUBITO.

Né le 22 juin 1968 à **Clermont-Ferrand**, **François Durif** est artiste et écrivain.

Diplômé de l'ENSBA l'École nationale supérieure des Beaux-Arts de Paris en 1997, François Durif s'est toujours tenu à une pratique d'écriture pour élaborer ses interventions dans l'espace public comme dans les lieux d'exposition qui l'accueillaient. Endossant à chaque fois un nouvel habit – *homme d'intérieur, plâtrier-peintre, homme-sandwich ou vitrier* –, il cherche à déplacer la figure de l'artiste sur des terrains où on ne l'attend pas forcément, jusqu'à rompre avec le monde de l'art. Il exerce alors le métier de conseiller funéraire et celui de maître de cérémonie dans l'agence parisienne de pompes funèbres L'Autre Rive (2005-2008) ; expérience professionnelle qu'il relate dans son premier récit *Vide sanitaire* paru aux éditions Verticales en 2021.

Pensionnaire en littérature à la Villa Médicis (2022-2023), il se saisit du mot « confetti » devenu motif, avec l'intention de détruire une partie de ses archives et de les disperser dans la ville. La mort de ses parents survenue lors de son séjour modifie la tonalité de son projet. De ses allées et venues entre Rome et Clermont-Ferrand, de son tiraillement entre passé et présent, il fait la matière de son récit *Torno subito*, se liant à *la dispersion*, à *l'intermittence*, à *l'éclat fragmenté des images* que la danse des petits pas dans l'atelier appelait.

Le titre *Torno subito* – « je reviens tout de suite » – m'est venu quelques jours avant mon départ de la Villa Médicis, après y avoir résidé en tant que pensionnaire durant une année. Au désir initial de faire du mot « confetti » un objet, et de la destruction d'une partie de mes archives une besogne quotidienne, s'est substitué un travail d'anamnèse, mettant au jour des bris de l'enfance et de l'adolescence, tout autant que mon attachement aux êtres que j'ai eu la chance de côtoyer lors de mes années de formation. À la mort de mes parents, survenue à quelques mois d'intervalle lors de mon séjour à Rome, l'écriture ayant été un réel soutien, j'ai décidé de mettre en regard leur mort respective à l'intérieur du récit, en ne respectant pas la chronologie, tendant un arc narratif entre les deux, montage de fragments où passé et présent se télescopent. *Torno subito* traduit ces allées et venues de la table d'écriture à l'établi et aussi ces moments où l'on s'absente à soi-même et aux autres, où l'on n'est là pour personne. Nos vies et les récits que nous tissons à partir d'elles sont faits de trous, d'ellipses, de crises et d'interruptions. Cette fois-ci, il ne s'agit pas d'endosser un nouvel habit, mais de faire davantage confiance à l'écriture pour libérer la vie là où elle semblait avoir été enfermée. Si j'associais au départ le geste d'écrire à celui de déblayer, je ne pouvais prévoir ce que celui-ci produirait en moi.

abridurif.tumblr.com



François Durif Papier perforé, 2024

Ingrid Portal

Activation de l'installation *CAVE PEOPLE* de TRAUMNOVELLE

Constituée de six grandes bâches rythmant la descente des sièges, l'installation invite le spectateur à s'enfoncer dans les profondeurs de la terre. La performeuse, à la manière d'une spéléologue, se fraye un chemin à travers les bâches qu'elle découpe en les transformant en dessins-paysages, puis qu'elle recolle, pour créer des structures labyrinthiques aux parois multiples. Les lignes des découpes imitent les vibrations des relevés sismographiques, la trajectoire d'insectes observés ou les lignes d'horizons de paysages familiers.

Suspendu avec du matériel d'escalade au plafond et muni d'outils permettant la prolongation de ses membres, son corps en mouvement devient une ligne vivante dans ce dessin à échelle 1 qu'elle métamorphose en aire de jeu.

Par le caractère flottant de son corps, les strates perçues comme initialement terrestres deviennent aériennes et le spectateur assiste à une inversion de la profondeur entre ciel et terre.

« La performance nous invite à une expédition-introspection commune, qui transgresse les frontières et les possibilités des espaces connus. »
Léna Kémiche

Née le 10 août 2001, de nationalité franco-polonaise, **Ingrid Portal** étudie actuellement aux Beaux-Arts de Paris dans les ateliers de Valérie Jouve, de Michel Blazy et d'Emmanuelle Huynh. Son travail a été présenté lors de plusieurs expositions collectives dont « Le spectateur joue en F8 (il laisse l'oeuf sur le rayon) » à la Tour Orion (2024), « Foehn » aux Arches Citoyennes (2024), « Fever » au Grey Space in the Middle à la Haye aux Pays-Bas (2023), « Archipel » à la galerie Abstract Project (2023) et d'une exposition personnelle « L'Ecorce des corps » curatée par Sabrina Scher à la galerie Kostia (2024).

[instagram @ingrid_portal](https://www.instagram.com/ingrid_portal)

Sarah Trouche

Par où filtre et s'enfuit

Performance déambulatoire de

De 17h30 à 20h

Tentative de création d'un filtre naturel à partir des cheveux des habitant·es et selon un protocole collaboratif

Comment faire pour créer du lien avec les habitant·es et un territoire ?

À cette question que Sarah se pose en amont, elle répond d'une manière singulière - qui lui est propre - en identifiant puis en contactant à Paris des salons de coiffures qui sont des lieux de sociabilité. Elle repère et parcourt les quais de la Seine à la recherche de l'identité du territoire. Grâce à la rencontre avec Stephanie Pécourt, Directrice du Centre Wallonie-Bruxelles, l'équipe du Centre et avec la complicité des habitant·es, Sarah fait un appel au don de cheveux auprès de la population locale.

Le cheveu, explique l'artiste, est un élément naturel à la fois complètement unique, propre à chacun·e et également une matière qui recèle des vertus écologiques.. Son idée fut de faire appel aux habitant·es sans les contraindre ni les bousculer dans leurs habitudes, pour solliciter auprès d'elle.eux. leurs cheveux afin de produire un filtre destiné à être activé lors de performances portées par l'artiste.

Les cheveux sont des éléments dépolluants. En effet, le cheveu constitue une matière première particulièrement intéressante à recycler. Il possède de nombreuses qualités qui le dotent de qualités ayant isolantes que dépolluantes. Il se révèle d'une grande efficacité notamment pour absorber les hydrocarbures. Le cheveu est tout d'abord lipophile, ce qui signifie qu'il absorbe le gras, mais aussi le pétrole. Avec un kilo de cheveux, on peut pomper jusqu'à 8 litres de pétrole. En le recyclant, il serait donc possible de créer des filtres absorbants pour nettoyer les eaux des hydrocarbures.

Il y a aussi ce rapport au corps et à l'humain e, dans sa dimension performative, qui m'intéressait aussi particulièrement. Les filtres performatifs réalisés à partir des contributions des habitant·es sont agrégés par l'artiste et se muent en filtres que l'artiste déploie à la faveur de performance qui sont archivées par captation vidéo en 360 degrés.

Pour l'activation de ce filtre qui s'opère dans le cadre de l'ouverture de l'exposition collective Territoires hétérotopiques, l'espace de déploiement sera la Seine.

« À travers cette vidéo, j'ai envie de privilégier, l'expérience du vécu de la sensation. Je ne veux rien cacher et permettre à travers ce médium à chacun·e de parcourir cette performance selon son propre point de vue. Cela deviendra notre expérience commune. J'aimerais ainsi mettre en lumière la présence de l'eau dans la ville, avec le cours de la Seine, ses différents bras et les îles qu'elle découpe. Depuis les ponts, on peut apprécier des paysages de Traversées. Quand on se tourne vers la Seine, on a l'impression d'être au milieu d'une séquence cinématographique de paysage. La Seine est un élément naturel qui est associé à l'image de la ville. Plusieurs sites permettent le contact direct avec l'eau via des escaliers ou des pontons, lors de l'arpentage de la ville. » Sara Trouche

Sarah Trouche est une artiste plasticienne française née en 1983. Elle poursuit ses études avec les artistes Jean-Marc Bustamante, Jacky Chriqui et Guillaume Paris aux Beaux-Arts de Paris, d'où elle sort diplômée en 2007. Elle complète sa formation auprès de l'artiste Mike Kelley lors d'un Master of Fine Arts au Art Center College de Los Angeles (2007), puis obtient un Master en Performance Making à l'université Goldsmith de Londres en 2008. En 2014, elle suit également une formation à la réalisation de courts métrages à la Gaîté Lyrique, Paris.

En 2008, Sarah Trouche s'associe à l'architecte Benjamin Herr pour créer un collectif d'artistes pluridisciplinaires européens. Plus de 200 artistes ont participé au projet « Winterstory in the Wild Jungle ». Le collectif sera lauréat du prix de la Ville de Paris pour son projet « HitandRun », une résidence de 30 jours à bord d'un cargo de marchandises transformé en lieu de création et d'exposition.

Le travail de Sarah Trouche s'articule autour de nombreux voyages et expéditions qui l'amènent à la rencontre de groupes, allant de micro-sociétés à des sociétés mondialisées. Elle mène une réflexion critique qui révèle les anomalies, ambiguïtés et contradictions sociales et politiques qui s'y développent.

Ses principaux supports d'expression sont la performance, la photographie et la vidéo. Lauréate de la bourse Villa Médicis hors-les-murs dans la catégorie arts vivants avec son projet Arriba, elle participe à de nombreuses expositions collectives en France, telles que Camera as Release pour Paris Photo 2014, au Centre d'art Le Lait, au 104, et à la Fondation Brownstone, ainsi qu'à l'étranger : Artbat Fest au Kazakhstan (2014), Biennale de Marrakech (2014), OCAC Taipei, Armory Regiment à New York, galerie Hakusen à Tokyo. Elle est également invitée à collaborer avec différentes écoles d'art, notamment les Écoles des Beaux-Arts de Metz et d'Annecy, ainsi qu'à l'étranger : UNCC (États-Unis), NTUA (Taipei).

Son travail fait partie des collections de la J.P. Morgan, Sijberwin, Benenson Collection, Mosquera Collection et de la fondation IADA.

En 2019, Sarah Trouche a été nommée Chevalier dans l'Ordre des Arts et des Lettres.

sarahtrouche.com



Par où filtre et s'enfuit © Sarah Trouche

Jisoo Yoo

Ma chambre ressemble au mensonge

Performance avec une chambre gonflable

2020

Oeuvre produite avec le soutien de la Région Île-de-France Talents Émergents

*L'idée du "chez soi" a été conçue dans les limites de notre perception.
Le "chez soi" est partout et nulle part.*

La structure gonflable prend la forme d'une chambre fabriquée en polychlorure de vinyle transparent que l'artiste peut gonfler et dégonfler pour la transporter d'un endroit à un autre. Cette installation transforme l'espace de la chambre, symbole de l'intime, d'un espace protégé à soi, de stabilité, en un espace éphémère, fragile, ouvert à la vue de tous au sein de l'espace public. La performeuse elle-même, déplaçant sa chambre, son identité, son corps, dans l'espace urbain se met à nu. La chambre apparaît au fur et à mesure de la déambulation de la performance. À l'image, on peut la voir évoluer au milieu de paysages naturels et urbains, des lambeaux de plastique jonchent le sol et suggèrent la dépouille d'un grand animal. Au fil du temps, les morceaux de plastique se mettent légèrement en mouvement et une chambre transparente se dessine. Telle une bulle de savon, cette chambre gonflable génère à la fois une impression de légèreté et de vide. Les pièces qui apparaissent et disparaissent d'instant en instant dans différents lieux contiennent une métaphore de notre identité momentanée.

Née à Séoul en 1990, **Jisoo Yoo** est une artiste pluridisciplinaire qui travaille et vit entre Paris et Lille. Via le dessin, la performance, la sculpture et les installations, son univers artistique questionne notamment le corps, l'identité et les frontières. Après avoir obtenu un diplôme à l'ENSA de Paris-Cergy en 2018, elle est lauréate du programme Création en Cours et du Fonds Régional pour Les Talents Emergents (FoRTE) en 2019. Elle arrive finaliste du Prix Talents Contemporain de la fondation François Schneider en 2020 et en 2022, elle est également lauréate du Prix du Jury de la 18e Biennale d'Art Contemporain de Cham-pigny. Dès le début de sa carrière artistique, Jisoo Yoo expose son travail au sein de plusieurs lieux en France, notamment à Paris dans le cadre de l'exposition Artagon, aux Magasins Généraux, avec une installation *Les fantasmes de ma maison*. Sur le même thème de la maison, au centre de son travail artistique, elle a réalisé plusieurs performances comme *Maison en l'air*, à La Villette dans le cadre de la Plaine d'Artistes et à la Cité internationale des arts à Paris au Artagon Live. Elle a également participé à de nombreux festivals d'arts de rue comme les festivals d'Aurillac, de Mulhouse et de Séoul.

Jisoo Yoo a participé à l'édition 2022 du festival Arts en Espace Public avec le projet *Dream House*. Ses interventions et performances se sont déroulées dans le 18e arrondissement de Paris.

jisooyoo.com



Ma chambre ressemble au mensonge © Jisoo Yoo

DJ Set : Bora Bora (aka Deborah Orfanidis)

au sein de :

« Fire Place »

vaisseau conçu par **Ronan Masson**

DJ Bora Bora alias Déborah Orfanidis (1985) est la force motrice de «From Athens to Brussels with Love», qui relie les scènes chaotiques et sauvages d'Athènes aux pistes de danse vibrantes et toujours changeantes de Bruxelles. Résidant entre la Belgique et la Grèce, elle est une danseuse infatigable depuis de nombreuses années, avec une passion insatiable pour la musique. Elle mélange continuellement son amour pour la musique, la mode et la vie nocturne, et s'efforce de construire des ponts et des connexions entre les disciplines et les villes. Sa force réside dans la redéfinition des règles sur lesquelles reposent nos fondements culturels. Elle croit qu'il faut s'immerger complètement dans de nouvelles expériences pour comprendre pleinement les différentes perspectives.

Après avoir étudié la mode à La Cambre et obtenu un bachelor à l'Académie des Beaux-Arts de Bruxelles en 2011 en communication visuelle, elle a décidé d'être une femme multitâche et une organisatrice d'événements parce que sa passion première est la musique électronique et la création de liens sociaux.

En 2023, elle a décidé de faire un autre master en gestion culturelle à l'ULB à Bruxelles. Pour le projet «From Athens to Brussels with love», elle est responsable de la programmation artistique, de la communication, de la production et de la logistique. Jusqu'à récemment, la fête a eu lieu à Recyclart (BE), au Beursschouwburg (BE), à l'Atelier 210 (BE), au Kiosk Radio (BE), à la Brasserie Illegaal et à Romantso (GR). Elle a reçu deux fois une bourse de Wallonie-Bruxelles International pour faire venir DC Salas & Sara Dziri à Athènes pour un spectacle hybride en direct à Romantso.

fromathenstobrusselswithlove.cargo.site
[instagram.com/from_ath_to_bru](https://www.instagram.com/from_ath_to_bru)
[instagram.com/deborah.friandise](https://www.instagram.com/deborah.friandise)
[soundcloud.com/fromathtobru](https://www.soundcloud.com/fromathtobru)

Ronan Masson

Diplômé de l'École des Beaux-Arts de Nantes, Ronan Masson, aussi connu sous le nom de ZedSet, vit et travaille à Paris. Son travail a été montré à Paris au Palais de Tokyo, à la Cité internationale des arts, à la Biennale internationale de design à Saint-Etienne, au Lieu Unique à Nantes, au Centre d'art contemporain Passerelle de Brest lors d'Astropolis. « Ronan Masson réalise des structures qui définissent une position de l'individu dans l'espace (...). Ces environnements, sculptures, objets ou pièces de mobilier, cabine de deejays, sont la mise en forme d'un certain nombre de relations physiques et comportementales, et articulent un commentaire non distancié sur les contenus de cette culture contemporaine. Ses ob[®]jets sont des hybrides, entre sculpture et mobilier contemporain, et emboîtent ainsi le pas à nombre de productions artistiques développées au cours des années 1990, qui tendaient à problématiser et créer de nouvelles situations relationnelles dans le champ de l'art. » (Lily Reynaud Dewar)

La magie des compositions tient à un rigoureux ajustement de forces, permettant de trouver son équilibre dans l'espace. La construction de fer suspendue dans un équilibre parfait devient alors miraculeusement légère. « Il faut être attaché pour qu'elles n'attachent pas (...) Il faut s'attacher pour se défaire de l'attachement [1] » nous dit Pascal Quignard au sujet du chant des sirènes d'Ulysse.

En concomitance :

Els Vermang

solo

In Situ périphérique

Derrière le miroir & Black Box du Bunker

14 octobre – 31 décembre 2024

L'occupation proposée par Els Vermang présente les résultats de sa résidence en 2023 au sein de la Cité internationale des Arts à Paris. Elle s'ancre autour d'une série de réflexions et d'expériences qui placent notre existence dans une perspective cosmique, par un dispositif agençant des œuvres textiles et des objets en céramique. Il s'agit de sa première exposition personnelle après 20 ans de collaboration au sein du collectif LAb(au), connu pour son application de la technologie et des sciences de l'information à l'art. Els présente une approche idiosyncrasique de sa signature dans un univers abstrait géométrique et cinétique.

Els Vermang est une artiste basée à Bruxelles.

Elle s'intéresse à l'interaction entre matérialité et immatérialité avec des techniques et des matériaux traditionnels et innovants. Bien que ses œuvres soient l'expression d'un processus systématique et utilisent un vocabulaire élémentaire, elles mettent les mathématiques et la physique en perspective. Els s'inspire de considérations scientifiques et philosophiques, inscrivant sa réflexion dans une généalogie relevant de l'art conceptuel.



spin - collection panoptes © Els Vermang

CWB Paris

Direction Stéphanie Pécourt

Loin de constituer un mausolée qui contribuerait à la canonisation de l'héritage pa-ma-trimoniaal de la culture belge francophone, le Centre est un catalyseur situé de référence de la création contemporaine dite belge et de l'écosystème artistique dans sa transversalité.

Au travers d'une programmation résolument désanctuarisante et a-trans-disciplinaire, le Centre est mandaté pour diffuser et valoriser des signatures d'artistes basé-e-s en Fédération Wallonie-Bruxelles. Il assure ainsi la promotion des talents émergents ou confirmés, du périphérique au consacré. Il contribue à stimuler les coproductions et partenariats internationaux et à cristalliser une attention en faveur de la scène dite belge.

Le Centre dévoile, par saison, des démarches artistiques qui attestent de l'irréductibilité à un dénominateur commun des territoires poreux de création contemporaine. Situé dans le 4^e arrondissement de Paris, sa programmation se déploie sur plus de 1000 m². Vaisseau belge décentralisé, outre la programmation qu'il déploie en In-Situ, il implémente également des programmations en Hors-les-Murs et investit le Cyberspace comme territoire de création et de propagation avec des contenus dédiés.

Le Centre est un service décentralisé de Wallonie-Bruxelles International (WBI) : instrument de la politique internationale menée par la Wallonie, la Fédération Wallonie-Bruxelles et la Commission communautaire française de la Région de Bruxelles Capitale.

Contacts

Ariane Skoda
Responsable de la programmation arts visuels
+33 (0)1 53 01 96 92
a.skoda@cwbb.fr

Sara Anedda
Responsable de la programmation Arts numériques / Médiatiques
+33 (0) 1 53 01 97 29
s.anedda@cwbb.fr

Contact presse

Ambre Falkowicz
Chargée du département du développement des publics et des partenariats
+33 (0)1 53 01 97 20

Accès

Galerie	127-129, rue Saint Martin, 75004 Paris
Théâtre - Cinéma - Bunker	46, rue Quincampoix, 75004 Paris
Métro Châtelet-Les-Halles, Rambuteau, Hôtel de Ville	

Jours & horaires d'ouverture de l'exposition

Lundi, mardi, mercredi, vendredi et samedi : 11h00 à 19h00

Jeudi : 14h00 à 21h00

Dimanche : Fermeture

